



41-42. *Les Allumeuses*,
documentation céline
duval, 1998-2010.
© documentation
céline duval.



42

Victimes de la mode

Céline Duval

À l'origine, un geste extrême : dans la série vidéographique intitulée *Les Allumeuses*, l'artiste *documentation céline duval* brûle purement et simplement une partie de ses archives, des milliers de pages de magazines qu'elle a découpées et organisées en rubriques pendant des années. Ce classement minutieux révèle les diktats enfouis des tendances dans la photographie de mode, une forme d'inconscient collectif aux accents fétichistes ou pervers. Les mannequins se succèdent qui répètent la même pose incongrue, en tenant lascivement leur talon, en jouant avec un tronc d'arbre, en maniant un lasso, une cravache, une corde... Les images de papier glacé défilent en gros plan, obsessionnel cortège de silhouettes cabrées qui portent haut le physique à la fois extraordinaire et magnifiquement banal des chairs de magazine, lissées comme du plastique thermoformé. Pliéées à la loi des séries, elles assument plus encore leur rôle de teasers multi-instrumentalisés : par l'œil du photographe, par la marque qu'elles représentent et par la rubrique qu'elles nourrissent dans la *documentation céline duval*.

Le protocole est immuable : l'artiste maintient quelques secondes la page immobile en plein cadre, puis la compacte en une boule de papier qu'elle jette alors dans le foyer d'une cheminée. Dans tous ces clichés éclatent le désir et le contraire du désir, la désincarnation du désir. Le spectateur fixe obstinément ces corps déréalisés, perdus dans la magie perverse de Photoshop, attentif à retrouver les traces d'une palpitation humaine dans l'implacable chorégraphie des pixels. Le reflet des flammes vacille sur les images comme pour sceller un pacte : contre un sursaut de vie, la disparition.

Du travail méthodique qu'opère la *documentation céline duval* jaillit le plaisir de la liste, de l'inventaire, du classement : le cortège des pages s'apparente aussi à la variation musicale, où de subtiles modifications apportées à un thème stratifient la richesse de l'ensemble. Le papier glisse, se froisse et crépite, écrivant la composition d'un morceau répétitif familier, dont le ressac agit comme une berceuse.

Ainsi, *Les Allumeuses* alimentent un curieux feu de joie, motivé par des raisons subjectives (l'envie de se déprendre de cette matière iconographique qui n'excite plus l'artiste aujourd'hui) mais aussi par une volonté critique éloquent (nul besoin de souligner le caractère féministe du propos qui, plus largement, rejoint le genre de la Vanité). Incidemment, *allumer* quelqu'un signifie aussi cela : le critiquer de manière vive, l'attaquer verbalement ou physiquement.

Cette libération par la consommation conserve toutefois des allures de paradoxe. Car au bout du compte, la vidéo permet à l'artiste de faire l'expérience d'une autre forme d'archivage, non politiquement correct (ces documents originaux et leur articulation séquentielle ont perdu leur intégrité) mais préservant une forme de traçabilité, une mémoire. Et puis la projection passe en boucle et le phénix renaît de ses cendres : *Les Allumeuses* se consomment non sans avoir le gage d'une éternité relative, proches sur ce point de la dangereuse *Invention de Morel*. Elles régulent et saturent l'œil du spectateur de leurs corps-objets, encore et encore. L'œuvre se donne alors à lire comme un acte malicieusement manqué : une déclaration d'amour un peu vache faite à la photographie de mode, ses travers systématiques et ses dérives exacerbées.

Éva Prouteau